

Jean-Jacques Bonvin, l'oblique



Rencontre avec l'un des plus secrets et des plus brillants écrivains genevois. Il nous parle de *Larsen*, son dernier roman. Par Linn Levy, photo Mehdi Benkler

«Le soleil se lève, qui était donc couché.» Et après? L'Amérique, comme dans *Ballast*, le précédent livre de Jean-Jacques Bonvin. Tout y tourne en boucle. L'existence comme un boomerang. Celle de Larsen, ex-taulard, personnage principal de cet incisif nouveau roman, comme celle de ses acolytes, Bragan, Clara, Siera, Michael, Freddo. Dans une certaine mesure et sous la chaleur écrasante et poussiéreuse de la Californie, ils ont cessé d'agir. «L'ennui sous une autre forme, serait-ce encore l'ennui?» Il Pondre, le narrateur, raconte le quotidien de ses amis américains: téquila, substances, merlot, «un rien de soleil en chute libre», quelques yaourts parfois, le moteur d'un Triumph qu'on démonte en professionnel et la récupération, sans temps mort, comme seule raison de vivre. Il Pondre s'y imbibe, puis se fond, comme les autres, dans la matière. Nous sommes le lendemain du rêve américain, «l'après-

midi s'affaisse sous un soleil incertain».

Jean-Jacques Bonvin tire une bouffée de sa cigarette avant d'évoquer la mécanique, le «tempo» de son écriture – ramassée, singulière, objective, où le fond est indissociable de la forme –, «un jeu de Lego qui doit rejoindre l'ontologique». «Quand je me mets enfin devant mon ordinateur, j'écris sans arrêt, sans me relire.» Puis l'écrivain délaisse son ouvrage quelque temps. «Je me trouve alors face à un texte que je découvre. Et procède par étapes pour me débarrasser du superflu, des phrases que j'aime surtout.» Avec une élégance folle, Bonvin le minimaliste écarte d'un geste de la main «l'inspiration au sens quasi romantique du terme».

Le Genevois, qui a fondé plusieurs revues en ligne, explique la brièveté de ses romans – *Larsen* compte 78 pages, *Ballast*, le précédent, une pépite sortie en 2011, en faisait 61 – par un «choix né

d'une certaine déficience neurologique: ma mémoire fout le camp». Il évoque le ton, le style de Beckett, Carlo Emilio Gadda, David Foster Wallace. Parle de Cassady, le poète sans œuvre de la beat generation, auquel il a consacré *Ballast*. Quand on lui demande pourquoi écrire, il répond dans un sourire oblique: «Histoire de se débarrasser de soi-même, sortir de l'ego. L'écriture reste peut-être le dernier refuge», puis cite Proust et son: «La vraie vie (...) la seule vie pleinement vécue, c'est la littérature.»

De pérégrinations, il sera à nouveau question dans le prochain ouvrage de Jean-Jacques Bonvin. Mais, cette fois, le Genevois délaissera les étendues américaines pour se tourner vers les terres soviétiques et vers quelques jours incertains d'un autre poète qui n'imprimait pas ses mots, Ossip Mandelstam. Sortie prévue en 2014.

Larsen, Jean-Jacques Bonvin, Allia, 78 pp.